1911

LA VIE DES LIVRES

❖ ❖ ❖

ANDRÉ GIDE : **Nouveaux prétextes**, réflexions sur quelques points de littérature et de morale (*Mercure de France*).

Tant de faux dieux encombrent les trop rares autels de la littérature française contemporaine, Saint-Pol-Roux, René Ghil, P.-N. Roinard, Francis Jammes, Émile Verhaeren, John-Antoine Nau, Francis Vielé-Griffin, tant de faux dieux qui, à eux seuls réunis, composent peut-être un concile, mais ne forment pas un seul poète, bien qu'Émile Verhaeren, ce pape de la poésie didactique et convenue, ne manque pas d'une certaine force saxonne et bien que Francis Vielé-Griffin, John-Antoine Nau, Francis Jammes, P.-N. Roinard, René Ghil et Saint-Pol-Roux, ces aumôniers des hôpitaux où sont estropiés les pensées et les rythmes, ne soient pas tout à fait dénués de vices de formes et non plus de *vis comica*, tant de faux dieux, dis-je, que nos héros, nos maîtres, nos prêtres, nos médecins, nos patrons, nos écrivains pour tout dire, les chers soucis de nos déférences et de nos admirations, demeurent dans l'obscur du sanctuaire, cachés aux regards par les auréoles pailletées de nos fétiches qui se refusent à rentrer dans l'ombre d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Oui, tant de faux dieux, oui, nos fétiches, et ne nous y trompons pas : nous nous glorifions de « grands poètes », de fêtes foraines, nous avons placé dans nos cadres et dans nos niches des aèdes pour affiches que

peuvent exalter la Bavière et la Flandre, mais dont ne voudraient pas, en vérité je vous l'assure, les lettrés de Madagascar et de Tombouctou.

Tant de faux dieux, dis-je, et parmi les héros et les maîtres que nous dissimulent tous ces faux dieux, voici André Gide. André Gide est un de nos plus purs philosophes : j'emploie le mot « philosophe » dans le sens que lui prêtait le Neveu de Rameau ; André Gide est un de nos plus naturels, de nos plus lumineux écrivains. Comme ses précédents livres, son dernier, *Nouveaux prétextes*, m'a ravi : quel charme, quelle science, quelle pénétration, quelle clarté !

Il est si doux, si bon, si simple, si facile de pouvoir admirer. Quand j'admire, je respire, et j'étouffe si je suis contraint à critiquer. Et j'éprouve autant de joie à chanter les délices que me procurent Suarès ou Élémir Bourges, J.-H. Rosny aîné ou André Gide, Paul Adam ou Henri de Régnier, Gilbert de Voisins ou Francis de Miomandre, que je ressens de tristesse à désigner à vos sourires nos réjouissants poètes nègres, nos littérateurs sur mesure pour « bas bleus » du Dahomey et du Sénégal, et j'en suis si triste que je m'efforce d'en rire et j'en ris pour ne pas en pleurer.

Seigneur, votre droite est juste et j'espère que votre gauche s'appesantira sur les plumitifs redoutables et sur les mauvais écrivains ! Tendez, Seigneur, tendez votre droite vers André Gide, casuiste, poète, peintre et musicien; votre faveur, André Gide la mérite à un double titre : c'est un artiste admirable et c'est un chrétien — alliance unique de deux défauts antagonistes qui a produit les chefs-d'œuvre que je salue : *l'Immoraliste* et *la Porte étroite* et que la mémoire des Hommes glorifiera.

Et *les Nouveaux prétextes* composent un recueil exquis : chaque ligne étincelle de sentiments et d'intelligence, chaque page contient cent pensées : André Gide n'y écrit pas, il nous parle, il nous parle comme un livre, — un de ses livres ! — et ces *Nouveaux prétextes* me rappellent *les Causeries littéraires* de la fin du XVIIIe siècle, mais, comme une statue est plus belle que son marbre, André Gide est supérieur à Grimm et à l'abbé Raynal.

Et cet homme que ne peut atteindre la critique a les dons critiques les plus surprenants. Lisez, page 64, l'étonnante définition de Maurice Barrès :

Prétendrons-nous moins français Maurice Barrès, pour présenter des qualités en apparence si espagnoles ? ces parfums, cette morbidesse, cet amour de la mort avoisinant l'amour, ce rythme si rompu, cette allure un peu capitane, cette belle cambrure d'abord, puis, brusquement, ces abandons, ce sourire seulement des lèvres, ces ombres à la Zurbaran, ces langueurs à la Murillo... Irons-nous l'aimer moins lorsqu'il parle de Tolède, de Venise ou de Vladikavkas, et trouve à les chanter ses plus mélodieux accents ? Nous paraîtra-t-il soudain plus français lorsqu'il parle de la Lorraine ? Il n'est pas malaisé de reconnaître pour français un Boylesve, un Régnier, un France ; mais il faut accepter que l'est aussi bien un Claudel, et d'une plus importante façon, parce que d'une façon plus nouvelle. Non, le génie français s'informe et s'enrichit et se précise chaque jour. Si nous pouvions dès aujourd'hui dire : voilà ce qu'il est, et, pas plus, hélas ! ce serait dire du même coup : il a vécu.

Et lisez, page 85, la mise en valeur des théories de Ricardo et de Carey, et comment Gide les oppose et comment il les utilise pour le plus grand profit de ses conclusions :

Dans un domaine depuis assez longtemps exploité, déjà toutes les bonnes places sont prises. Les premiers cultivateurs s'étant approprié les terres les meilleures, les puînés s'attaquent à des terres moins bonnes, et par ordre de qualité ; il ne reste bientôt, inexploitées, que les terres les plus mauvaises, et l'ambition des tard-venus peut bien en proposer la conquête : ces terres n'offriront, en récompense à de plus grands efforts, que de plus en plus maigres rendements. Les plus sages et les plus chanceux, héritant le territoire de leurs aïeux, s'en tiendront aux champs cultivés par eux, dont le sol, non trop appauvri, quoique depuis si longtemps labouré, permet encore aujourd'hui les moissons les moins décevantes.

L'illustre juif anglais ne songeait qu'aux moissons tangibles. Nous sera-t-il permis de reporter dans le domaine intellectuel les

propositions qu'il énonce ? La double acception du mot culture nous y invite, M. Barrès également avec sa théorie du déracinement et son éloquente formule, rien qu'à demi métaphorique : « la terre et les morts ». Les morts nous enseignent la méthode de culture applicable à cette terre que nous héritons d'eux ; la beauté des récoltes d'hier nous est un sûr garant de l'excellence de la terre et de la méthode. Ces terrains, librement et délibérément choisis, comment ne seraient-ils pas les meilleurs ? O classiques grecs, latins, français ! Vous avez pris les bonnes places. Le sol ingrat qui nous demeurerait en partage risquerait d'abîmer vos outils ; la moisson qu'on y peut espérer ne paiera jamais notre peine ; mieux vaut, reprenant de vos mains la charrue, la ramener dans le sillon profond que vous traçâtes. « Tout a été dit » ; l'on ne peut que moins bien redire : « On vient trop tard ».

Cette doctrine, qu'en économie politique on nomme pessimiste, eut assez longtemps gain de cause. L'enseignement que chacun tirait des propositions de Ricardo pouvait, selon les tempéraments, varier ; certains se débattaient contre les conclusions du raisonnement ; les prémisses du moins en semblaient pour toujours admises... C'est à ces prémisses mêmes que s'en prend la théorie de Carey.

— Non, vint-il dire, ce n'est pas aux terres les meilleures que la première industrie de l'homme s'attaqua. Les premières terres cultivées, ce sont les terres les plus faciles, cultivables le plus commodément, et c'est-à-dire non les plus riches, mais les plus pauvres au contraire, celles qu'il atteint aussitôt, et qui, durant longtemps, pourront suffire à ses besoins. Ce sont les terres des hauts plateaux, je songe à votre « haute littérature », au sol sans grande profondeur, à la végétation naturelle assez raréfiée et dont la charrue (ou le style) aura facilement raison.

Les autres terres, les terres riches, les terres basses, il ne les considérera que plus tard. Longtemps elles resteront comme en marge de la culture, « barbares » et méconnues. Le civilisé ne s'avisera que lentement de leurs promesses ; si, par fortune, il s'aventure à travers elles, ce sera d'abord pour n'y voir qu'incommodité, que danger. « La terre la plus riche, dit Carey, *est la terreur du premier émigrant.* »

... Mais que sert d'insister ? Il me tarde d'en venir aux passions, aux forces de l'intelligence. Je me persuade qu'en psychologie la théorie de Carey garde sa signification toute pleine ; peut-être éclairerait-elle d'un jour neuf l'histoire des littératures, ou tout au moins ce point précis qui nous occupe aujourd'hui.

Sur quoi peut s'exercer la première velléité poétique, opérer le premier effort de stylisation ? Sur les régions les plus fécondes de l'esprit ? Non, certes ! mais sur les plus dociles. La littérature, d'abord et longtemps, ne prétendra mettre en valeur que les plateaux : hautes pensées, hauts sentiments, passions nobles ; de sorte que les premiers héros du roman ou de la tragédie, appauvris de tout ce que leur personnalité pouvait présenter de touffu, apparaissent, dans le livre et sur la scène, semblables à des marionnettes sublimes qu'il suffit que le poète manie avec facilité.

Et si bientôt les éléments latins de notre race parurent susceptibles de la meilleure culture (j'allais dire : du meilleur rendement) et si, du reste, ils parvinrent à la parfaite culture les premiers, c'est que, tout assouplis déjà, ils se pliaient le plus aisément sous l'effort. Culture latine, de si belle et souriante ordonnance, de frondaison si noblement et si élégamment clairsemée, que d'inquiétudes tu nous épargnes en nous invitant à ne consacrer qu'à la taille de quelques vieux espaliers grecs notre zèle et notre industrie !

Cependant l'alluvion barbare couvrait la plaine et les bas-fonds,